

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philibert SECRETAN

De qui suis-je l'étranger ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 235-239

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# *De qui suis-je l'étranger?*

Lorsqu'on parle de l'étranger, non pas pour désigner globalement les pays autres que le sien, mais pour signaler *un* étranger, on songe immédiatement à un homme qui **vient d'ailleurs**, de loin, qui parle une autre langue, qui a d'autres habitudes — d'un mot qui n'est pas "comme nous", "de chez nous". Cette acception ordinaire du mot "étranger" s'applique aujourd'hui moins aux touristes, même japonais, ou aux étudiants de nos universités, même africains ou latino-américains, qu'aux immigrés et aux réfugiés, aux demandeurs d'asile, pour qui la condition d'étranger s'alourdit de l'ensemble des problèmes que pose leur présence : surpopulation, xénophobie, législation nationale ou européenne les concernant, etc.

Toutes ces données — qui justifient pleinement ce numéro des *Echos de Saint-Maurice* consacré à l'étranger —, ramènent à une situation de base : parler de l'étranger, c'est fixer le regard sur l'autre. Par excellence, **l'étranger c'est l'autre**. On pourrait en rester à ce point de départ. Il nous semble pourtant que ce n'est pas un artifice littéraire ou philosophique que de rapporter non plus à l'autre homme, mais à moi-même, la question : Qui est l'étranger ? Qu'est-ce qu'être étranger ? D'abord, tout simplement parce que moi aussi, lorsque je me présente à des individus ou des groupes appartenant à d'autres peuples, je suis pour eux l'étranger. C'est moi qui éventuellement excite leur curiosité, provoque leur crainte ou occasionne leur hospitalité. Ce cas n'est pourtant que l'inversion de la situation classique où je rencontre, comme autre ou comme hôte, un étranger.

La question: **De qui suis-je l'étranger ?** contient d'autres résonnances lorsqu'elle s'applique plus radicalement au passage de l'étranger-autre à l'étranger-moi. Le changement de perspective que nous suggérons par delà la simple inversion de situation entre moi et l'autre — lui, étranger pour moi ; moi, étranger pour lui — ouvre à un fait nouveau : **Je suis**, partiellement tout au moins, **un étranger pour moi-même**. Et si, par là même, je suis un étranger pour les autres, c'est pour des raisons qui ne tiennent plus à des différences de race, de moeurs et de culture. Par bien des aspects de ma personnalité et de mon caractère, je suis pour moi-même un inconnu que je ne

comprends pas toujours, un étranger qui parle une langue que je vais devoir apprendre, un témoin d'autre chose qui peut-être va m'étonner ou provoquer les réactions d'autrui.

Dans cette perspective, sans doute inhabituelle, il faut se souvenir des collusions de sens entre "**étrange**" et "étranger". Même s'il ne suffit pas de caractériser l'étranger (que je suis pour moi-même et pour autrui) par l'étrangeté — au sens où "étrange" signifie étonnant, insolite, voire inquiétant —, "étrange" et "étranger" sont effectivement apparentés. Bien souvent l'étranger nous apparaît étrange : celui qui vient d'ailleurs se fait remarquer par des signes extérieurs tels que le langage, anciennement et parfois encore par le type de vêtement ou de coiffure, par la nourriture et certaines formes de socialité ; il suffit alors que de cette allure extérieure on passe au caractère pour que soit qualifiée d'étrange une façon d'être à laquelle nous sommes peu habitués. C'est donc bien aux signes extérieurs de cet "**être-venu-d'ailleurs**" que se rattache l'impression de l'insolite, par quoi s'opère le glissement de l'étranger à l'étrange. Pourtant, quelque chose distingue profondément ce qui n'est qu'insolite et ce que qualifie le "venu de loin, venu d'ailleurs" sur quoi nous insistions d'entrée de jeu.

Admettons donc la possibilité de retenir cette note du "**venu d'ailleurs**" pour elle-même, sans rencontrer aucun personnage extérieur ainsi concrètement qualifiés. Nous découvrons alors qu'il y a **en moi** deux façons du "venir d'ailleurs", deux possibilités pour moi d'être à moi-même un étranger. D'une part, en effet, la psychanalyse nous montre combien de phantasmes, c'est-à-dire de désirs et de représentations bizarres, étranges, nous habitent, qui manifestent en nous un autre, un étranger, avec qui bien souvent nous jouons à cache-cache. D'autre part, la foi nous apprend qu'en fait **je viens d'ailleurs**, non plus au sens de cette étrangeté psychique, mais au sens de l'origine créaturelle, pneumatique, qui nous rend mystérieux à nous-mêmes.

Le "venu d'ailleurs" et l'"étrange", qui se surimpriment volontiers dans la figure de l'étranger, se refendent en moi pour former deux limites, deux frontières que passent et traversent perpétuellement, en direction de moi connu, conscient, habituel, les "étrangetés" du rêve et de l'inconscient et le "venu d'ailleurs" de l'âme profonde et proprement spirituelle, que nous discernons si mal et d'où néanmoins proviennent nos inspirations les plus "étrangères" à notre nature coutumière.

La gestion ordinaire de moi est celle de la raison qui en principe gouverne et harmonise le système de nos besoins et de nos intérêts, et les relations sociales qui en procèdent. C'est là que nous sommes **nous-mêmes**, de plein pied avec les autres, égaux en devoirs et en droits, raisonnablement solidaires et capables d'intégrer l'étranger dans des processus prévisibles. En revanche, l'étrangeté infra-rationnelle qui caractérise les productions de l'inconscient, et les inspirations venues d'ailleurs qui témoignent d'une instance supra-rationnelle en nous, ont l'un et l'autre, parce qu'ils ne relèvent pas de la gestion de la raison, un aspect "irrationnel" qui nous fait parler d'un "autre", d'un "étranger" en nous. Or, cet irrationnel se retrouve dans les impressions et les sentiments que laisse, en substance, quiconque présente **aux autres** non pas sa face de raison commune, mais les aspects "étranges" de sa déraison ou de son génie.

C'est en effet aux extrêmes de la folie et du génie que naissent dans l'esprit des autres les impressions du bizarre, de l'inquiétant, ou alors d'un merveilleux qui fait signe d'ailleurs et qui, de ce fait, échappe à l'explication et à l'intelligence immédiate. Peut-être vais-je m'inquiéter moi-même des sentiments mêlés que provoquent mes "pathologies de la vie quotidienne". Peut-être vais-je au contraire cultiver — sur un mode voyant ou choquant — une prétendue différence individuelle ou collective. A chaque fois je serai perçu comme une sorte d'étranger involontaire — ou qui cherche au contraire à l'être. A l'opposé de ces ruses et de ces jeux souvent futiles, le génie fait voir sur le mode du tragique ou du sublime l'effet d'étrangeté que provoque celui qui "tombe du ciel", qui "parle d'ailleurs", qui "sait" ce que nous ignorons. L'incompréhension à laquelle se heurte tant le prophète que le génie est de même nature que l'incompréhension qui précède le refus de l'étranger. **Platon** en donne une version dramatique à la fin de l'Allégorie de la Caverne, lorsque les "caverneux" se moquent du philosophe retourné au monde après avoir contemplé l'Absolu — et finalement le mettent à mort. L'étranger n'est pas ici seulement le philosophe, mais un socratique, c'est-à-dire un penseur animé par le "génie", par l'"étranger" en lui, qui lui enseigne les exigences de la vérité. Ici le génie et l'étranger en moi coïncident; pour les autres, je suis devenu l'étranger que plus personne ne comprend. **Baudelaire**, dans *l'Albatros*, conte la même légende de l'étranger venu d'ailleurs : il est en moi-même celui que souvent je n'entends plus, assourdi que je suis par une raison trop commune, trop sociale, trop régulatrice de ce qui, ici et maintenant, est à faire ou à laisser.

Ce n'est pas un hasard si c'est Platon, le philosophe-poète, et Baudelaire, le poète-philosophe, qui ont créé ces images du "**génie venu d'ailleurs**", de l'étranger en moi, méprisé jusqu'aux insultes dont moi aussi je l'abreuve. A sa manière, l'art est la trace, incessamment recommencée, d'une étrangeté reçue dans une forme, captée mais non vaincue dans la matérialité des mots, des sons, des traits. C'est par l'oeuvre d'art que "vient à nous" ce que l'artiste reçoit et conçoit "au loin", si loin que s'y confondent parfois phantasmes et inspiration, étrangeté et mystère.

La raison est nécessairement partagée : elle pose les conditions de normalisation de l'accueil des étrangers en tant qu'hommes et de femmes porteurs de valeurs, de besoins et de désirs communs ; elle tend à assimiler, à rendre semblable, donc à nier quelque chose de la condition de l'étranger. Au-delà de la raison, selon une expérience qui excède l'ordre social, l'étranger que je suis pour moi-même, qui affecte si ironiquement ou si tragiquement autrui, sauve au contraire la part de l'étranger dont doit se défaire celui qui entre dans une société pour laquelle il est encore l'étranger et qui, pour l'heure, lui est étrangère.

S'armer de méfiance à l'égard de l'étranger peut être l'effet de rencontres malheureuses, d'expériences décourageantes, et cette attitude s'explique par des conjonctures ordinaires. La raison peut alors nuancer et dépasser ce qui serait purement accidentel. Mais une méfiance systématique, une xénophobie rédhibitoire, incapable d'entrer dans une critique d'elle-même, va certainement de pair avec une incapacité d'entrer en relation avec soi-même selon cette perspective de **l'inhabitation en moi de l'étrange et de l'étranger**. C'est aussi un effet de l'incapacité d'entrer en communication avec l'art, dont le merveilleux est par excellence le témoin de cette puissance de l'étrange dont l'"étranger" en nous est capable.

Comme Jean-Baptiste, qui dans le sein de sa mère reconnut **Jésus Venu d'ailleurs et Etranger par excellence**, nous devons apprendre à accueillir les documents de l'esprit ; car l'esprit est en nous le sens de l'ailleurs. Alors aussi — toutes prudences humaines gardées — il y a quelque chance que nous devenions plus accueillant à l'endroit de l'étranger.

Toutes les figures de l'étranger que je suis à moi-même et à autrui ne doivent pas nous détourner du devoir envers qui vient d'ailleurs et s'impose de se plier aux règles du jeu social où il cherche ses marques. Au contraire, exposer ces figures — phantasmes ou voix intérieures — ajoute à l'idée de

l'étranger, déployée selon son sens éthique, politique et social, une idée de l'étranger centrée sur la complexité de la personne humaine. C'est en enrichissant cette seconde perspective que l'on donnera toute son ampleur à la première. "Venu d'ailleurs" n'a pas que le sens contingent du "venir d'un autre coin du monde". Venant d'ailleurs, l'étranger est aussi celui qui me rappelle cet Ailleurs qui devrait me remplir d'une ardente et sainte nostalgie.

Philibert Secretan